





DES MILLE ET UNE FAÇONS DE QUITTER LA MOLDAVIE



VLADIMIR LORTCHENKOV

DES MILLES ET UNE FAÇONS
DE QUITTER LA MOLDAVIE



Traduit du russe par Raphaëlle Pache

MIROBOLE EDITIONS



© XXX

Titre original: XXX

© Mirobole, 2014, pour la traduction française

Mirobole Éditions

106, rue Dubourdiou

33800 Bordeaux

www.mirobole-editions.com

Photographie de couverture © XXX

Conception graphique : Alice Genaud

Cette édition a été publiée avec le soutien financier
de l'Institut du Livre XXX Programme de Traduction

« *Nous sommes tous un peu assyriens* »...
Joseph Heller, 1961

... « *et un peu moldaves* »
Séraphim Botezatu, 1961





Note de l'auteur à venir (réserver les pages 9 et 10)

— Enfin te voilà, Italie de notre cœur !

Séraphim Botezatu eut beau cligner des yeux à plusieurs reprises, la ville qui s'étalait devant eux, au pied des collines, ne disparut pas pour autant. Toutes blanches, les maisons de pierre étaient aussi éblouissantes que la joie des quarante-cinq Moldaves qui se tenaient près de lui sur une éminence avoisinant la capitale des capitales, Rome elle-même. À l'ombre d'un petit bosquet, Séraphim et ses compagnons de voyage osaient à peine y croire. Enfin ils étaient parvenus en Italie ! Enfin la vie allait retrouver la limpidité et la simplicité du temps jadis où ils étaient enfants. Ils avaient laissé leur village derrière eux : Larga, c'était la pauvreté, la désorganisation moldave, et cette saleté de terre où le maïs ne donnerait jamais que des trognons de chou, quand bien même ils s'échineraient comme des forçats. Tandis que là, devant eux, ils avaient Rome ! Autrement dit, pour les hommes un boulot peinard sur un chantier – comparé au sarclage, n'importe quel travail est une sinécure – , et pour les femmes des ménages chez un riche Italien, avec lequel les plus chanceuses finiraient par convoler.

En regardant ses compagnons de voyage, Séraphim faillit commettre le péché d'orgueil. Après tout, c'était grâce à lui s'ils étaient parvenus à s'extraire de la petite rivière boueuse où ils avaient été débarqués en pleine nuit par les types qui s'occupaient de faire passer les Moldaves en Italie.

— Terminus, tout le monde descend, c'est trop dangereux ! avait lancé le conducteur, un jeune gars basané ressemblant à s'y méprendre à un Tzigane – caractéristique qui lui avait d'ailleurs tout de suite valu la méfiance des Larganiens. Mais si vous allongez dix euros de plus par personne, je vous conduis quand même jusqu'aux premières maisons de Rome !

Ils avaient refusé. Depuis quatre jours qu'ils s'étaient mis en route pour l'Italie, ce type leur avait extorqué, outre les quatre mille euros que chacun avait dû déboursier contre la promesse d'un acheminement à bon port et d'un travail sur place, au moins cinq cents euros. Dix par nuitée, vingt pour la nourriture, trente pour graisser la patte d'un policier slovaque... « On se débrouillera bien pour les atteindre tout seuls », ces maisons, avait décrété le groupe. D'autant qu'ils avaient Séraphim avec eux, or à Larga tout le monde savait que Séraphim nourrissait depuis longtemps un amour inconditionnel pour l'Italie. Il avait tout juste dix ans quand il était tombé par hasard sur un album des *Vues de Rome*, dans la bibliothèque à moitié en ruine du village. Depuis, plus rien d'autre ne comptait pour lui. Il avait fini par dénicher un manuel d'italien au centre culturel régional, avait lu tout ce qui touchait de près ou de loin à l'Italie, le pays de ses rêves. À l'époque, dans les années quatre-vingt, on n'encourageait pas ce genre d'attitude et Séraphim passait pour un imbécile. Mais qui aurait pu imaginer alors qu'une

vingtaine d'années plus tard, des milliers et des milliers de Moldaves migreraient en masse vers cette même Italie ? Et que Séraphim, autrefois la risée de tous, depuis les bergers du village et leurs ouailles jusqu'au président du kolkhoze, deviendrait une autorité incontournable à Larga ? Vingt années durant, il avait étudié l'italien avec acharnement, vivant de peu jusqu'à ce que son destin le conduise enfin à Rome. Et voici qu'il se trouvait à deux pas de la ville de ses rêves. Frémissant, il éprouva toutefois un léger pincement au cœur : tout était allé si vite.

— Presque vingt ans, marmonna Séraphim avec tristesse. Non, vingt ans pile en fait.

Comme il était le seul à savoir parler italien et par conséquent celui dont tous dépendaient, ses concitoyens attendaient ses instructions avec le plus grand respect. En entendant le clapotis de l'eau, il en avait ainsi tiré la conclusion qui s'imposait :

— C'est un fleuve, nous sommes près de Rome, or à Rome, il n'y a qu'un fleuve, lequel s'appelle le Tibre. Conclusion : nous nous tenons sur les berges du Tibre !

Étonné par les facultés intellectuelles de leur guide, le groupe l'écoutait développer son raisonnement sans mot dire. Séraphim avait convoqué les souvenirs qui lui restaient de la topographie de Rome, telle qu'il se l'était représentée d'après les cartes figurant dans l'*Écho de la planète* – il y avait été abonné du temps de l'Union soviétique, quand les revues jouissaient encore d'une diffusion à travers toutes les républiques socialistes. Fort de ces connaissances, il avait ordonné qu'on s'éloigne de l'eau et qu'on gagne le bosquet pour y attendre le lever du jour et le moment où, retirant le voile jeté sur Rome, le soleil leur révélerait la belle endormie à l'aube d'une nouvelle

journée. Tous les visages montraient le même enthousiasme, mais chacun pour des raisons différentes. Séraphim par exemple se délectait par avance de la visite des musées, des théâtres et tout simplement des ruelles tortueuses dans lesquelles il déambulerait au gré de ses envies. Ses concitoyens portaient en revanche un regard beaucoup plus pragmatique sur la situation : c'était à Rome que la fortune allait enfin leur sourire car ils y trouveraient tous du travail. Bien entendu, Séraphim devrait en passer par là lui aussi, pour rembourser les quatre mille euros qu'il avait eu tant de mal à réunir. Mais dans son cas, c'était une considération secondaire... Quoi qu'il en soit, toutes leurs aspirations convergeaient donc vers un même but : Rome.

— Regardez-moi cette ville ! s'écria Séraphim avec émotion. Elle est construite sur des collines. Le spectacle est grandiose, vous ne trouvez pas ? Bon, d'accord, je ne vois ni le Colisée, ni la basilique Saint-Pierre, mais c'est normal, Rome est si grande qu'il est impossible de l'embrasser d'un seul coup d'œil !

Les habitants de Larga, petit village de trois kilomètres sur quatre, soupirèrent d'admiration.

— Séraphim, intervint timidement l'une des voyageuses, quand est-ce qu'on pourra y aller, dans cette ville ? Il me tarde de faire un brin de toilette, de me changer et de m'allonger dans un vrai lit, parce qu'à force de dormir par terre...

Comme agité par une averse d'automne, le bosquet appuya la remarque de Rodica Cretsu d'un murmure approuvateur. Le bus qui transportait les villageois divisés en deux équipes de curling et deux équipes de nage sous-marine n'avait roulé que de nuit. Pendant la journée, le chauffeur dissimulait son véhicule dans

les boqueteaux en bord de route et le recouvrait soigneusement de broussailles. Consigne était alors donnée aux villageois de ne pas faire le moindre bruit et de ne descendre du bus sous aucun prétexte. Pendant ces quatre jours, ils avaient renoué avec le joug turc*, comme l'avait formulé Séraphim de façon imagée. Ils avaient d'ailleurs été plusieurs à se plaindre que le manque d'espace allait les faire rapetisser, mais la sévérité du chauffeur s'était avérée inébranlable.

— Si vous avez pas envie d'aller en Italie, braillait-il aux mécontents, dégagez de mon bus !

Personne ne voulant être suspecté de ne pas avoir envie d'aller en Italie, on avait serré les dents pendant quatre jours. Mais à présent, cet immobilisme forcé, alors qu'ils touchaient presque leur rêve du doigt, était intolérable. Et Séraphim le comprenait d'autant mieux qu'il partageait cette impatience. Pendant toute la durée de leur périple, jamais ils n'avaient ne serait-ce qu'entrevu une ville italienne. Hormis la nuit, encore et toujours la nuit. De temps à autre, l'autobus avait été arrêté par des policiers. Au bord de la crise cardiaque, Séraphim soulevait alors imperceptiblement sa couverture et observait par la fenêtre les tractations que menait le conducteur pour obtenir le droit de continuer sa route. Une fois le prix fixé, leur passeur remontait dans le bus et chuchotait d'un air funeste la somme qu'ils allaient devoir déboursier, la collectait et redescendait à toute vitesse. Personne ne songeait à regretter cet argent, vu qu'en Italie, une fois qu'on y arriverait, on serait lavé de ses péchés et

* Entre le xv^e et le xix^e siècle, la principauté de Moldavie a été vassale de l'Empire ottoman. (Note de la traductrice.)

on commencerait une nouvelle existence. Pourquoi se soucier d'une somme dépensée dans l'ancienne vie, quand devant soi s'ouvrait la perspective de gains faramineux ? Sept cents, voire neuf cents euros par mois. Si on avait ordonné aux Larganiens de se suicider pour atteindre l'Italie, ils l'auraient fait. Et en cela, avait noté cet érudit de Séraphim, ils ressemblaient aux Européens qui attendaient l'Apocalypse en l'an mil.

— Les gens sont prêts à tout, murmurait-il avec regret, c'est devenu des bêtes, à force de désespérer...

Bien entendu, il comprenait que les gens en question n'étaient pas responsables de la situation. La vie actuelle en Moldavie leur était devenue proprement odieuse à tous, or les Moldaves n'ayant jamais été capables de se révolter, il ne leur restait plus que la solution de l'exil. Quand débarquèrent à Larga les représentants d'une agence de voyages qui, d'après ce qu'on racontait, envoyait leurs compatriotes en Italie, tout le monde se réjouit. Dans la petite église du village, le pope Païssii, vénérable desservant de deux métropolies – la moldave et la bessarabe – célébra d'ailleurs un office d'action de grâces pour leur venue. Il envisagea même d'organiser une procession, mais les conditions météorologiques ne le permirent pas. D'énormes grêlons détruisirent ce qui restait de récoltes tardives, puis ils se transformèrent peu à peu en pluie glacée. Laquelle donna bientôt aux chemins la consistance d'un kissel* liquide et poisseux.

— On se débrouillera sans la procession, mon père ! s'exclamèrent en chœur les représentants de l'agence de voyages.

Ayant honoré l'office d'action de grâces de leur présence,

* Gelée de fruits additionnée de fécule. (N.d.T.)

ils étaient désormais pressés d'entamer la réunion dans la salle communale.

— Alors, qui souhaite partir travailler en Italie ?

À Larga où vivaient cinq cent vingt-trois âmes, mille quarante-cinq mains se levèrent. Par précaution, tous les adultes de l'assistance avaient levé les deux mains, le nombre impair résultant de la présence parmi eux du garde Sergueï Mocanu, qui avait perdu un bras à la guerre.

— On n'a plus de forces ! s'exclama Postolaki, l'ancien président du kolkhoze. On bosse comme des damnés, on gratte la terre du matin au soir à la façon des lombrics, et qu'est-ce qu'on y gagne ? Que dalle ! On voit jamais l'ombre d'une piécette. Ah non, attendez, hier, j'ai bien vu cinq cents lei... sauf que c'était à la télé, dans l'émission « Loto-Bingo ». Mais en vrai, que tchi. Cet endroit nous sort par les yeux ! On est prêts à tout pour partir ! Mais comment faire ? Expliquez-nous !

Les entrepreneurs partirent d'un rire bienveillant et, se frottant les mains, entreprirent donc d'éclairer la lanterne des villageois. Pour commencer, leur annoncèrent-ils, s'offrir un voyage en Italie n'était pas donné. Il leur en coûterait quatre mille euros.

À l'énoncé de la somme, sept personnes se trouvèrent mal et durent prendre quelques gouttes de valériane administrées par l'infirmière du village, avant que les négriers puissent reprendre leur exposé. Toujours selon eux, il serait sans doute impossible aux Larganiens de partir tous ensemble. Plus de cinq cents personnes d'un coup, c'était beaucoup trop. Aussi proposaient-ils d'extrader les villageois par petits groupes, à mesure qu'ils se seraient dégoté l'argent du voyage. Où allaient-ils le trouver ?

Pour ça, c'était à eux de s'arranger. Ils pouvaient emprunter, vendre leurs terres, bref, que chacun se débrouille comme il le pourrait.

— Y a rien à craindre, avait ajouté un homme en costume-cravate. Moi, à votre place, je n'hésiterais pas. De toute façon, la Moldavie, c'est quoi pour vous, quand vous êtes déjà en Italie dans votre tête ?

— Et si une fois qu'on est là-bas la situation s'arrange ici ? demanda-t-on dans la salle.

— Eh ben alors, restez en Moldavie, répliqua l'affairiste, et puis attendez la réalisation du plan UE-Moldavie et la multiplication par dix de votre niveau de vie, comme vous le promet votre président depuis sept ans déjà.

Après que la salle eut bien ri et réservé une ovation au conférencier, celui-ci termina enfin son discours. Les Moldaves, en tant que voyageurs individuels, n'étaient pas autorisés à se rendre en Occident. Ils devaient donc y aller en groupe et prétendre qu'ils constituaient une équipe sportive. Pour commencer, on ferait partir un premier groupe de quarante à cinquante personnes, soit quatre équipes. Deux de curling et deux de nage sous-marine. Bien entendu, aucune compétence en natation ni en patinage n'était requise. Ce qui comptait, c'était d'obtenir les documents officiels !

Et en effet, la paperasse administrative avait révélé toute son efficacité. Quarante-cinq nageurs sous-marins et attaquants de curling issus du village de Larga, plus Séraphim Botezatu, qui avait aspiré toute sa vie à l'Italie, voyaient maintenant l'aboutissement de leur rêve.

Séraphim se faisait l'impression d'être un ver à pomme qui a enfin trouvé son fruit. Et son âme déborda de joie quand il se rendit compte que le soleil avait encore grimpé dans le ciel romain. Alors il commença lentement à descendre de la colline sans regarder derrière lui, convaincu que le groupe suivrait. Mentalement, il se répétait les mots qu'il dirait au premier Italien rencontré, juste avant de lui demander de les conduire dans une église, puisque en Italie – c'était de notoriété publique – on donnait à manger aux Moldaves avant de leur trouver du travail. Pour descendre de la colline, Séraphim emprunta une route goudronnée, dont le revêtement laissait quelque peu à désirer. Soit. Mais pouvait-il en être autrement dans la banlieue industrielle d'une grande ville ? Devant eux apparut bientôt le dos d'un prolo qui avait visiblement décidé d'aller à pied, sans attendre son bus.

— Bonjour, respectable citoyen de l'Italie, descendant des César romains et des hardis Bersaglieri, proféra Séraphim dans un italien des plus passables. Bonjour ! Je suis heureux de vous saluer au nom du peuple frère de Moldavie ! Auriez-vous l'amabilité de nous indiquer l'église la plus proche et de ne pas nous dénoncer à la police, s'il vous plaît ? Je vous remercie. Mes compliments les plus sincères.

Il perçut physiquement l'admiration de ses concitoyens qui ne l'avaient pas quitté des yeux pendant toute sa tirade. Pourtant, le prolo se détourna et accéléra le pas. Il avait sans doute eu peur, se dit Séraphim qui prit soudain conscience de l'ambiguïté de la situation – un Romain esseulé assailli par une meute de Moldaves mal rasés, puants, et la mise chiffonnée,

voilà qui avait de quoi faire fuir ! Séraphim rejoignit l'Italien au pas de course et l'attrapa par la manche.

— Respectable citoyen de l'Italie, répéta-t-il, descendant des César romains et des hardis Bersaglieri, bonjour ! N'ayez crainte ! Je suis heureux de vous saluer, au nom du peuple frère de Moldavie !

Effaré, le Romain dévisagea les Moldaves qui l'entouraient et parut de nouveau sur le point de s'enfuir sans s'être montré plus communicatif. Séraphim lui offrit alors son sourire le plus avenant et entreprit de clarifier son propos.

— Écoutez, descendant des César romains et des hardis Bersaglieri, je suis un représentant du peuple frère de Moldavie. Nous sommes venus nous charger du sale travail dont vous, nobles Italiens, ne voulez pas. Nous ne sommes donc pas vos ennemis ! Je suis heureux de vous saluer ! Dites-moi où se trouve l'église la plus proche.

L'Italien se dégagea de son emprise et, sourcils froncés, épousseta sa manche. Apparemment, il commençait enfin à comprendre ce que lui disait Séraphim, car il se mit à expliquer quelque chose à grand renfort de signes.

— Qu'est-ce qui se passe, Séraphim ? demanda le président Postolaki en prenant bien soin d'afficher un large sourire pour ne pas effrayer l'Italien. Tu ne sais pas te faire comprendre dans leur langue ?

— Il me semble pourtant que si, protesta Séraphim d'un air gêné. Mais je ne peux rien garantir, je n'ai jamais baigné dans le milieu linguistique.

— Ne commence pas avec cette histoire de milieu ! s'emporta Postolaki qui ne put toutefois s'empêcher de faire

un calembour de mauvais goût, malgré sa colère : Ça n'a ni queue ni tête !

L'étranger qui suivait leur dispute avec étonnement prit soudain la parole.

— Vous êtes des Moldaves ? Vous auriez pu le dire tout de suite. Qu'est-ce que vous avez à me prendre la tête ? C'est quoi, votre truc, la caméra cachée ?

— Mais tu es donc Moldave, toi aussi ? se réjouit Postolaki. Ça fait du bien de rencontrer un compatriote !

— Ouais, marmonna le compatriote en question sans pour autant manifester la moindre joie. C'est pas vraiment une rareté par ici, en fait...

— Eh ben alors, l'interrompit Postolaki en le prenant par les épaules. Montre ! Elle est où, l'église la plus proche ?

— Vous allez y faire quoi ? murmura le Moldave complètement ahuri.

— Comment ça, on va y faire quoi ? On va y trouver du travail et de la nourriture. Mais n'aie pas peur, ajouta Postolaki, interprétant à sa façon les hésitations du compatriote. On prendra pas la place des autres ! Allez, sois sympa, montre-la-nous !

Ignorant ce que l'on attendait de lui, le Moldave suivit néanmoins Postolaki sans broncher. Ce dernier, ravi que toute l'histoire se dénoue aussi bien, agitait les mains et bombait le torse.

— Enfin te voilà, Italie de notre cœur ! s'exclama-t-il. À ce propos, frère, il est où, votre Colisée ?

S'écartant brusquement de Postolaki, le compatriote prit ses jambes à son cou et s'engouffra dans une rue adjacente en criant aux fous. Le président allait se lancer dans une diatribe

contre l'ingratitude et la méchanceté des Moldaves entre eux lorsqu'il vit Séraphim accroupi sur le mur d'un jardin. Il en redescendait à présent sans détacher les yeux d'un point situé un peu plus haut. Postolaki suivit son regard, même s'il savait déjà...

En fait, pendant que le président essayait à tout prix de discuter avec le Moldave sur lequel ils étaient tombés par hasard, Séraphim s'était demandé pourquoi il n'avait pas réussi à se faire comprendre en italien alors qu'il avait suivi le manuel à la lettre. Certes, et il s'en souvenait très nettement et très clairement, le livre qu'on lui avait prêté à la bibliothèque du district était dépourvu de page de garde. Il ne pouvait donc affirmer de façon formelle que c'était bien l'italien qu'il avait étudié et non, par exemple, le chinois. De cela, il était tout à fait conscient, mais d'un autre côté... sa vie entière se serait-elle donc écoulée en vain ?

Il s'aperçut soudain qu'une foule de questions le taraudait. Debout, oscillant imperceptiblement sous le vent, il n'avait hélas personne à qui les poser. En général, on demande conseil à des connaissances, or il ne connaissait personne dans cette ville. Il ne savait même pas – et son cœur se glaça à cette idée – de quelle ville il s'agissait. Car au fond, nulle part il n'avait vu de panneau indicateur portant le nom de Rome... Il fallait qu'il arrête son délire, ça tournait à la paranoïa !

Ces dernières réflexions ne l'empêchèrent pas de relever la tête. Sur un fond de ciel bleu, entre deux magnifiques nuages, il aperçut une pancarte. Une pancarte un peu brinquebalante et que la brise faisait claquer contre un poteau.

Un. Deux. Clac. Clac. Séraphim renversa la tête en arrière

et, juste avant de perdre connaissance, il croisa le regard étonné du président Postolaki. Il eut aussi le temps d'apercevoir... Précisément d'apercevoir et non de lire l'inscription figurant sur la pancarte.

« BIENVENUE À CHISINAU !!! »